

---

## Antagonismes et polarités dans les romans de Thomas Bernhard, *Beton* et *Auslöschung*

*Antagonismen und Polarität in den Romanen von Thomas Bernhard, Beton und Auslöschung*

Anne-Marie Baranowski

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2101>

DOI : 10.4000/germanica.2101

ISSN : 2107-0784

### Éditeur

Université de Lille

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1992

Pagination : 169-180

ISSN : 0984-2632

### Référence électronique

Anne-Marie Baranowski, « Antagonismes et polarités dans les romans de Thomas Bernhard, *Beton* et *Auslöschung* », *Germanica* [En ligne], 10 | 1992, mis en ligne le 06 février 2014, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2101> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2101>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Antagonismes et polarités dans les romans de Thomas Bernhard, *Beton* et *Auslöschung*

*Antagonismen und Polarität in den Romanen von Thomas Bernhard, Beton und Auslöschung*

Anne-Marie Baranowski

---

- 1 Les romans de Thomas Bernhard *Beton* et *Auslöschung* offrent des parentés multiples au niveau du rôle et de la personnalité du narrateur central, ceci en dépit de la différence de taille et de thématique séparant les deux œuvres : trois fois plus important par le nombre de pages, *Auslöschung* est une confrontation ultime entre un homme et ses origines ; *Beton* une parenthèse dans la vie d'un riche hypocondriaque, un voyage à Majorque au cours duquel il lui est donné d'entendre les malheurs rencontrés par la jeune Anna Härdtl, lesquels donneront au roman son titre. Chaque texte présente un narrateur d'origine autrichienne, Franz-Josef Murau pour *Auslöschung*, Rudolf – sans nom de famille – dans *Beton*, qui tente de fuir sa famille et son passé en partant pour le Sud : Murau s'est fixé à Rome, Rudolf entreprend un voyage à Palma lorsque sa maison de Peiskam lui apparaît brutalement insupportable.
- 2 Les liens familiaux sont d'une extrême ambiguïté dans les deux cas, axés autour d'un personnage féminin dominant et dominateur : la mère de Murau et la sœur aînée de Rudolf. Mais surtout, chaque narrateur est confronté à une tragédie : *Auslöschung* le rappelle au domaine familial de Wolfsegg par la mort accidentelle de ses parents et de son frère aîné, Johannes. Rudolf se retrouve le confident de hasard d'Anna Härdtl, une jeune Allemande échouée à Majorque. Elle a tenté avec son mari d'ouvrir un magasin d'électroménager, ce qui leur a valu des déboires sans nombre. Ayant enfin réussi à s'installer, mais épuisés par leurs peines, les époux se rendent à Majorque pour se reposer. Las, leur hébergement est sordide et, un matin, le jeune homme est retrouvé mort, la tête fracassée après une mystérieuse chute du haut du balcon. Ceci remonte à l'année précédente, tandis que l'année en cours s'avère être pire encore. La jeune veuve se débat dans les difficultés financières, le souvenir de son mari l'obsède et elle perd

visiblement pied face à l'existence. Lorsque Rudolf retourne à Majorque l'année suivante, il se fait conduire au cimetière où repose Hanspeter Härdtl, mais découvre que le caveau – une simple alvéole bétonnée faisant écho au titre du roman – porte maintenant le nom de son épouse, tandis que le gardien lui glisse à l'oreille qu'il s'agit d'un « suicido ».

- 3 Le thème de *Auslöschung* est moins circonscrit dans le temps, reprenant les souvenirs, réflexions, réactions de Murau quand il reçoit la nouvelle du triple décès et s'apprête à regagner un Wolfsegg qu'il avait abjuré définitivement. De fait, l'élément central de l'œuvre est ce domaine familial protéiforme, haï et aimé, lié à l'enfance et au couple parental, particulièrement au personnage maternel. L'élément féminin est en effet redoutable dans les deux romans, et le personnage masculin se trouve constamment en butte à la puissance destructive de la femme prédatrice.

## Femme et prédatrice

- 4 La mère de Murau est brutale, matérialiste, cupide ; sa carrière s'accomplit dans le mariage et par lui. Petite bourgeoise, elle a épousé un riche propriétaire et s'occupe d'administrer les terres que mettent en valeur son mari et son fils aîné. Esprit mercantile, intellectuellement bornée, elle sait entrer dans tous les systèmes qu'elle exploite au mieux de ses intérêts ; pire encore, elle a corrompu les siens qui ne jugent plus leur terre qu'en termes de rentabilité. L'absence de scrupules et de sens moral est la caractéristique première de cette féminité redoutable, et la sœur de Rudolf est de la même eau. Affairiste spécialisée dans l'immobilier, elle fréquente les cercles de l'aristocratie européenne comme les milieux les plus interlopes ; vivant sur un grand pied, partout à l'aise, elle méprise le velléitaire Rudolf qui reconnaît sa réussite tout en la méprisant.
- 5 La féminité prédatrice est impitoyablement efficace, car elle domine le système où elle évolue sans jamais ne s'y assujettir qu'en apparence, ce qui lui permet de s'en servir et de s'en moquer simultanément. La sœur de Rudolf méprise les vieillards qu'elle cajole et qui lui cèdent leurs biens et se moque ouvertement des fondations caritatives auxquelles elle fait des dons généreux. La mère de Murau profite de sa puissance financière pour entretenir une longue liaison avec un ecclésiastique romain de très haut rang, Spadolini.
- 6 Les relations entre personnes deviennent un système à gérer et administrer, système où la prédatrice règne en maîtresse par sa volonté de puissance et son aptitude au mensonge. Elle sait paralyser d'une parole toute velléité d'indépendance chez ses proches qu'elle tyrannise, parfois à plaisir. Exclu du système, passif et statique, l'homme la perçoit comme destructrice.
- 7 Telle est l'opinion de Rudolf qui, s'il feint de tenir bon, n'en a pas moins abdiqué depuis longtemps, usé par la terreur que sa sœur a su lui inspirer dès leur plus tendre enfance. Plus grave encore, la paralysie intellectuelle se double à présent d'un assujettissement total aux paroles de la sœur, lequel se joue en termes de vie et de mort.
- 8 La prédatrice désacralise jusqu'à l'affection maternelle et filiale pour ne voir la vie qu'en termes de force et de faiblesse, la mère de Murau détruit ses enfants, la sœur de Rudolf offre à sa mère un éloge funèbre bien particulier :

A la mort de notre mère, et alors que nous nous trouvions encore devant sa tombe, ma sœur dit à mi-voix et avec la plus grande grossièreté : Elle s'est tuée elle-même ; elle était juste trop faible pour vivre. Il y a des forts, il y a des faibles.

- 9 La vie et la survie sont le fait de ceux qui y sont aptes, comme le montre le contre-exemple qu'est Anna Härdtl, la faiblesse qui n'engendre que mort et désolation. Alors que la femme forte manipule son entourage, elle court à l'échec dès sa première velléité d'autonomie. Très jeune, elle a épousé un jeune homme pauvre qui, petitement soutenu par sa belle-famille, a terminé « brillamment » ses études d'ingénieur. Or, ce qui aurait pu donner lieu à une carrière tranquille et sûre d'employé, vire au cauchemar dès que son épouse le convainc d'ouvrir ce commerce d'électroménager, petit-bourgeois par excellence. Chaque étape devant les mener à la réalisation de cette ambition modeste, se transforme en son contraire : les autorisations administratives n'arrivent pas ; les grossistes refusent le crédit ; la marchandise livrée est erronée ou endommagée. Parallèlement, le corps fonctionne à contre-courant : un enfant vient au monde que sa mère ne peut faire garder ; elle même est atteinte d'une maladie de peau qui laisse les médecins perplexes ; au sein de la normalité, c'est le chaos qui s'installe ; l'objet domine le sujet – l'inverse de ce qui se produit avec la prédatrice. C'est le premier cercle de la déchéance petite-bourgeoise.
- 10 Le deuxième a pour cadre Majorque : la mer y est polluée ; le vacarme des chantiers insupportable ; la nourriture immangeable ; la chambre ignoble. Elle devient le piège mortel cristallisant toute l'horreur que l'île réserve aux touristes pauvres, sans que l'on sache jamais si la disparition du jeune Härdtl a été accidentel ou volontaire. Une année plus tard, le troisième cercle va emporter la jeune femme dans un tourbillon de dettes, d'assurance non-payée, de procès perdus et de faillite. La mort est le châtiment du personnage inadapté qui a tenté de franchir les limites que lui avait assignées sa naissance. La très modeste « hybris » des Härdtl a causé leur perte.
- 11 Ces malheurs sont en effet rétributifs et Anna Härdtl est coupable en dépit des apparences, doublement fautive. En premier lieu, et en illustration du darwinisme social dont la prédatrice est l'image « positive », elle fait partie des faibles incapables de gérer leur indépendance en manipulant leur environnement. Deuxièmement, c'est elle qui a poussé son mari à la catastrophe et indirectement à la mort en le poussant à ouvrir un commerce.
- 12 Le choix professionnel en reflète un autre, existentiel, et l'absence d'agressivité, de sens pratique, engendre les victimes, lesquelles attirent à leur tour les prédateurs, avocats véreux et escrocs de tout ordre. Par contraste, l'intelligence intuitive, adaptionnelle, qui se rit de l'intellect et de la morale, est l'apanage au suprême degré de la féminité terrible et triomphante.
- 13 Celle-ci est liée à la *vita activa*, protéiforme, où la chance sourit aux audacieuses quand les innocentes s'en retournent les mains vides et pire encore. Pourtant, la notion d'innocence elle-même est battue en brèche lorsque l'on considère qu'Anna Härdtl a dévoré sa proie elle aussi. Il n'est donc aucune féminité positive, et de ce fait, l'homme n'a d'autre ressource que la fuite. C'est à ce choix que se sont ralliés Murau et le mari de la sœur de Rudolf. Ce dernier s'est fixé au Pérou, forme dernière et extrême du Sud ; Murau s'est installé à Rome. Moins « aimé » que son frère Johannes, il a su échapper à l'emprise maternelle ; pour tant sa mère le hante jusqu'à l'obsession, et l'on décèle chez lui un regret implicite à l'idée de n'avoir été pour elle qu'un « prétexte ».

- 14 La femme sème la mort car elle est incapable d'aimer autant que de créer. Enfanter, faire des affaires ne sont que les deux faces de la *vita activa*, l'homme refuse d'y avoir la moindre part quand bien même la femme voudrait l'y contraindre. Ses valeurs sont différentes, voire radicalement opposées, inconciliables en tout cas.

## L'homme en fuite

- 15 L'homme est la victime par excellence de toutes les négations féminines, empêché de penser, d'agir, entravé dans son être quand il n'est pas éliminé physiquement. Survivant, sa mauvaise santé – imaginaire ou réelle – contraste avec la vitalité de la prédatrice. Ainsi, la mère de Murau attire constamment l'attention de ses enfants sur la maladie incurable de leur père, maladie qui n'est jamais détaillée plus avant, mais dont la mention amoindrit l'image paternelle pour renforcer la domination et la vitalité de la mère. Incapable de s'arracher à Wolfsegg et à la mainmise de son épouse, le père prend parfois un tracteur pour rouler au hasard à travers le domaine, comme un fou, avant de rentrer chez lui. La rébellion avortée prend un visage semblable chez Johannes qui trouve son plaisir à changer tous les ans sa jaguar ; c'est ce luxueux véhicule qui les emmènera tous trois vers la mort.
- 16 Murau et Rudolf survivent dans et par leur fuite vers le Sud. La voie en a été tracée pour le premier par son oncle Georg, qui fut lui aussi le cadet de famille. Méprisant tout mercantilisme, Georg s'est retiré à Cannes dès l'âge de trente-cinq ans pour s'y consacrer à la culture des roses et à une somptueuse collection d'art moderne. Les deux cadets des Murau ont toujours été proches l'un de l'autre, l'oncle initiant le neveu à l'art et la littérature, les deux formes essentielles du Beau, contrastant avec l'utilitarisme et le provincialisme de Wolfsegg, lié à la mère, à la *vita activa*, au Nord. Le domaine de l'homme est celui de l'esprit et la maternité se voit remplacée par la paternité intellectuelle, qui seule est véritable.
- 17 Pourtant, même si la fuite réussit, elle se paie d'une mystérieuse perte de vitalité physique, qui peut être hypocondrie, santé fragile, voire mort prématurée. L'oncle Georg meurt brusquement, à l'âge de quarante-cinq ans à peine ; son neveu décédera à quarante-six. Il écoute son corps avec inquiétude, conscient de porter en soi une mort qui guette le moment de réclamer sa proie, tandis que Rudolf règle sa vie sur sa peur de mourir.
- 18 L'inquiétude conduit Rudolf à s'accorder l'attention que le personnage féminin lui refuse. Sa sœur lui a déclaré sans ambages – et peut-être avec raison – que ses maux sont imaginaires ; or, lui se « sait » très malade et seul avec son mal car incompris de tous. Par celui-ci, il excuse au moins partiellement son inactivité ; il est justifié de se couper d'une vie sociale où sa sœur l'a ridiculisé et discrédité d'avance en se moquant de ses velléités littéraires. Vieillard avant l'heure, séparé du monde et de l'action, l'hypocondriaque rentre en soi pour engager avec son cœur, son poulx, sa respiration, le seul dialogue qui lui reste. Incapable de sortir de soi en produisant sa monographie de Mendelssohn, Rudolf rentre dans son intimité par le biais de la maladie : en cela, il est le double négatif de l'oncle Georg, qui renonce lui aussi à l'action, mais dont les recherches et l'activité contemplatives s'attachent au domaine valorisé du Beau.
- 19 L'hypocondrie marque simultanément le raffinement et le gauchissement suprêmes de la perception et de son interprétation. Affinée au suprême degré, cette perception s'est

également dévoyée pour faire d'une irrégularité infime l'indice certain d'une mort proche. L'homme centré exclusivement sur soi devient machine ou aspire à le devenir, dans la mesure où la régularité mécanique de son corps représenterait l'ultime rempart face à l'intrusion dérangeante de la Vie. Parallèlement, il y a alternance de lucidité et de fureur paranoïaque à l'égard de la féminité dominante : la mère et la sœur apparaissent odieuses la plupart du temps, et parfois différentes. C'est ainsi que, dépourvue de scrupules et de bonté, la sœur de Rudolf semble vouloir l'arracher à sa torpeur, par la brutalité en lui conseillant un voyage.

- 20 De fait, la notion de contradiction n'existe pas chez la femme, tandis que l'homme est essentiellement témoin, regard qui analyse, enregistre, interprète ce qu'il observe autour de lui. Elle est active et primaire, il est passif et secondaire ; elle décuple sa fortune, il vit de ses rentes ; elle aime les hommes, il ignore les femmes. Les deux sexes se complètent tandis que leur consanguinité leur interdit tout dépassement de l'opposition par l'amour ou le mariage et les cantonne dans les cheminements parallèles de l'activité amoralisée et du ressentiment.
- 21 Le regard masculin engendre l'instance narrative liée à la survie, tel est le sens d'un détail apparemment anodin de *Auslöschung* : lorsqu'il apprend la mort de sa famille, Murau est occupé à dresser une liste d'ouvrages que doit lire son élève, le jeune Gambetti. Au nombre de ceux-ci figure *Amras*, de Thomas Bernhard. Le clin d'œil est double et non gratuit. En premier lieu, il relève la similitude thématique des deux œuvres, publiées à vingt-cinq ans de distance ; *Amras* est axé, comme *Auslöschung* sur la mort des parents et du frère que raconte le fils survivant. Second clin d'œil, ce texte de la survie ne présente aucune des caractéristiques du roman traditionnel, remplacées par des lambeaux de vécu lesquels se rassemblent au fil des associations d'idées, des souvenirs et des obsessions. De la même manière, *Auslöschung* est une constellation de souvenirs donnant lieu à des interrogations et interprétations diverses qui sollicitent le lecteur en lui faisant systématiquement remettre en question ce qu'il tenait pour acquis.
- 22 L'appréhension du « réel » y revêt des facettes multiples qui, si elles ne se contredisent jamais expressément, n'en introduisent pas moins des modifications telles dans les données que le lecteur en retire une image constamment en évolution et ambiguë à l'extrême. L'exemple le plus net en est donné par Wolfsegg qui commence par apparaître comme un domaine campagnard jusqu'à ce que le regard glisse, et que, au hasard d'une remarque en apparence anodine, commence la métamorphose : la ferme devient château, bastion de la culture et de la tradition. Puis apparaissent les dépendances – laiteries, métairies, pavillons divers – ; le château se fait palais, résidence, principauté, forteresse aux murailles surplombant l'abîme. C'est une ville à part entière, dont les habitants vivent en autarcie, dédaigneux du monde et assistés par une foule de serviteurs qui tous tiennent pour un honneur d'y servir en échange de gages misérables.
- 23 La perspective s'élargit encore lorsqu'il apparaît que la famille ne se limite pas aux parents et enfants Murau, mais compte de nombreuses ramifications européennes, espagnoles surtout. Pendant la saison des grandes chasses, les Murau d'Autriche retrouvent ceux d'Espagne, à l'instar des familles princières et toute la noblesse européenne se presse à leurs réceptions. Wolfsegg se révèle féodal, baroque, mythique ; pourtant, la réalité petite-bourgeoise continue et prévaut : loin des mondanités à l'échelon européen, la mère veille à la rentabilité du domaine et interdit d'acheter quoi

que ce soit à l'extérieur. L'autre face de l'autarcie est donc la privation alimentaire et la frustration au sein de l'abondance.

- 24 En corollaire de Wolfsegg, la mère fait l'objet d'un dévoilement identique. Montrée avec prédilection comme une toute-petite provinciale, elle aussi apparaît brusquement tout autre, lorsque Murau indique négligemment qu'elle a fait le tour du monde – avec Spadolini. Dans cette perspective, le déplacement dans l'espace est capital ; le changement de lieu s'inscrit en corollaire des multiples changements de perspective. L'homme doit partir s'il veut survivre et son voyage se fait exclusivement du Nord vers le Sud ; la femme qui réussit se déplace pour sa part dans tous les sens, au fil de son désir. « Elle apparaît quand elle veut, elle part quand elle veut, elle fait toujours ce qu'elle veut », constate Rudolf avec résignation. Le monde appartient à la prédatrice, sa victime intelligente se réfugie dans l'ultime havre de Civilisation : le Sud.

## Préserver le Sud

- 25 Lieu de l'intellectualité et de l'art, le Sud ne s'ouvre qu'à ceux qui en sont dignes financièrement et spirituellement. La famille Härdtl n'a pas compris qu'elle interférerait avec un lieu de repos et de raffinement réservé à une élite. Les conditions y sont terribles pour les économiquement faibles qui tentent de profiter du tourisme de masse, lequel détruit l'art de vivre méditerranéen tout en grugeant les pauvres qui se laissent prendre à ses mirages. Le cauchemar sordide est leur lot ; la mort guette ses proies dans les hôtels misérables comme celui où le jeune Härdtl se tuera :

Cet atroce hôtel Zénith [...] où sont parquées les veuves allemandes âgées de soixante-dix à quatre-vingt-dix ans, que leurs enfants envoient là avec la secrète pensée de s'en débarrasser définitivement et pour le moins cher possible [...] *Habiter le Zénith* est la chose la plus déprimante du monde prendre le petit-déjeuner dans un trou obscur comme une cave, puant, aux meubles de plastique sale, avec des vieillards et vieillardes déjà morts, qui ne se déplacent plus qu'à grand'peine sur leurs béquilles ; jouir de la vue sur la mer en regardant la muraille de béton que forment les immeubles.

- 26 Le Nord tente de corrompre la civilisation survivante en y jetant ses déchets, ses inadaptés et ses bouches devenues inutiles. Et les murailles bétonnées des immeubles en construction répondent aux alvéoles où les morts s'entassent à deux ou trois, faute de place.
- 27 Pour l'homme riche qu'est Rudolf, ceci se traduit par l'afflux des fortunes récentes, la disparition du raffinement d'autrefois : l'ordre ancien a perdu de sa stabilité, même s'il se maintient encore. Dans leur hybris dérisoire, les Härdtl ont tenté de troubler cette stabilité d'un certain monde. Ils ont commis une première faute analogue en se mettant à leur compte et les difficultés présidant à l'ouverture du magasin ont constitué autant d'avertissements qui n'ont pas été entendus. C'est ainsi que leurs malheurs deviennent tragédie, châtement de la modernité laborieuse et sordide qui tente de s'arroger le droit à un monde qui n'est pas le sien, mais celui d'une aristocratie assez raffinée pour oublier qu'elle est en premier lieu financière. S'enrichir par le commerce et la spéculation – de manière moderne, comme le font la mère de Murau et la sœur de Rudolf – est mal. Le seul argent permis, voire valorisé, se tire des fruits du patrimoine ; c'est ainsi que Murau et Rudolf vivent des rentes de leur biens fonciers. Ceci les dégage de toute responsabilité, les soustrait au monde et leur permet de cultiver un art de vivre.

- 28 Cet art de vivre propre au Sud désigne un ensemble de conditions assez large, au sein desquelles domine l'obligation de se trouver à la place adéquate. C'est ainsi qu'il faut non seulement choisir avec soin l'hôtel le moins contaminé par la modernité, mais aussi déterminer le lieu de vie le plus adéquat ; Murau par exemple, distingue soigneusement ses « meilleures années » passées à Rome et ses « plus belles » qui se sont écoulées à Lisbonne. « Provincial » est un terme péjoratif, synonyme de mercantilisme et d'étroitesse de vues ; c'est le terme caractérisant le Nord par excellence. Le devoir de l'honnête homme du XX<sup>e</sup> siècle est de faire preuve de discernement au sein même de tous les choix que lui offrent ses revenus quasi-illimités ; sa liberté n'est jamais synonyme d'indifférenciation.
- 29 Le cercle des possédants dignes de ce nom présente à cet égard des résonances fort proustiennes ; entrent en jeu des différences infimes ignorées par le vulgaire, et la bienséance, code non écrit des relations entre gens du même monde, joue un rôle essentiel. La réussite *stricto senso* n'est pas un critère, Rudolf en est la preuve ; mais, à partir du moment où il n'est plus synonyme de mercantilisme vulgaire et où il existe un élément rédempteur, le commerce lui-même cesse d'être rédhitoire. C'est ainsi que Rudolf est l'ami des Canellas, riches parfumeurs de Majorque, dont l'une des filles est une pianiste de grand avenir. C'est en sa compagnie qu'il écoute le récit d'Anna Härdtl, et ce contraste brutal entre l'aisance raffinée du Sud et l'étalage de misères qu'il entend, le remplit de confusion par devers la jeune Canellas. L'offense de la bienséance devient ici l'élément essentiel.
- 30 La « jeune Canellas » fait l'objet de l'estime admirative de Rudolf, car elle est une artiste brillante et reconnue. De la même manière, l'oncle Georg se constitue une fort belle collection d'art moderne. Murau est l'ami intime d'une poétesse, Maria, Autrichienne comme lui et comme lui fixée à Rome. L'art et l'artiste sont inhérents au Sud. De surcroît, l'artiste représente une forme harmonieuse du déplacement, qui n'est ni la mobilité indifférente de la prédatrice, ni la fuite du personnage masculin.
- 31 L'autre élément valorisé du Sud est la parole bien conduite, et cette fois, l'homme en fuite peut y prendre part. Murau est le précepteur d'un adolescent de la haute-bourgeoisie romaine, Gambetti. N'ayant aucun besoin matériel de ce travail, il a établi avec son élève une relation très « grecque », la sexualité en moins, fondée sur le dialogue. Par opposition à la confession d'Anna Härdtl – il signifie la réciprocité ; Murau trouve un confident alors qu'il modèle un jeune esprit en qui il met tous ses espoirs. Adolescent, donc non encore corrompu par l'hypocrisie des adultes ; riche, donc échappant aux horreurs du prolétariat ; intelligent, donc soustrait à la bêtise, Gambetti incarne une implicite promesse d'avenir : s'il est « éduqué » d'une manière adéquate, il pourra prendre la relève dans la lutte contre l'invasion du Nord. Le former équivaut à sauvegarder potentiellement une parcelle de civilisation. L'artiste et l'homme cultivé sont libres et beaux, contrairement aux produits du Nord, et singulièrement de l'Autriche, que Murau nomme par leur nom et que Rudolf réprouve pareillement : le catholicisme et le national-socialisme.
- 32 Le catholicisme signifie l'inféodation de la pensée et la domination cléricale. Le nazisme incarne, parallèlement à la dictature, l'opportunisme des possédants, opportunisme qui leur a permis de conserver leur domination économique ; c'est ainsi que, collaborateurs notoires, les parents Murau ont su parallèlement s'assurer les bonnes grâces des Alliés.
- 33 L'alliance de la croix romaine et de la croix gammée préside aux destinées de Wolfsegg qui, avec ses ramifications en branches autrichienne et espagnole, devient l'allégorie de



l'Autriche dont l'opportunisme historique lui a valu de partager la prospérité du monde occidental. En un geste de défi et de réconciliation à la fois, Murau offre le domaine à la communauté israélite qui l'accepte. Lui-même meurt un an plus tard, réconcilié avec ses origines parce qu'ayant su les dépasser totalement, et le roman s'achève dans la sérénité.

- 34 La délivrance est conjointe à la mort, mais la paix acquise est réelle. *Beton* par contre ne dépasse jamais le conflit originel ; jamais la problématique fraternelle n'y est dépassée. L'ouvrage se caractérise par la réitération du même : découvrant qu'Anna Härdtl s'est suicidée, Rudolf voit sa peur de la mort et son hypocondrie faire résurgence avec une violence décuplée.
- 35 L'apaisement de Murau contraste avec fébrilité terrifiée de Rudolf. Le premier a su en effet négocier sa confrontation avec l'altérité radicale qui l'avait obsédé depuis toujours : l'hypocrisie, le mercantilisme, la pesanteur intellectuelle. Abandonnant sa terre natale, quintessence de l'Autriche, au peuple errant, persécuté et cultivé par excellence, Murau s'est délivré de l'hypothèque historique qu'elle représente. Par contre, il y a persistance de l'enfermement pour Rudolf qui, en la personne d'Anna Härdtl, rencontre lui aussi l'altérité radicale, au niveau économique et social cette fois. Riche oisif, velléitaire cultivé, il est désarmé par la faillite des bonnes intentions et du travail. N'ayant rien à lui apporter, il ne reçoit rien en retour. La catharsis ne se produit pas, le narrateur demeure enfermé dans le retour du même et c'est ainsi que *Beton* justifie son titre, par opposition à *Auslöschung*.

## RÉSUMÉS

Les romans de Thomas Bernhard *Beton* et *Auslöschung* présentent des parallèles intéressants au niveau du sujet, de la démarche narrative et des relations entre les personnages. Leur thème commun est la confrontation avec la mort et la catastrophe. Murau, le narrateur de *Auslöschung*, devient l'héritier du domaine familial de Wolfsegg après la mort tragique des siens. Ce coup du destin l'oblige à affronter et passer en revue les sentiments contradictoires le liant à sa famille, sa mère en particulier, et c'est là la trame du roman. Dans *Beton*, Rudolf tente de fuir une sœur dominatrice qui le méprise et l'humilie sans cesse pour son incapacité à la vie active et à la production littéraire. Réfugié à Majorque, il y fait la connaissance d'Anna Härdtl à qui une série de catastrophes a ravi son époux et son commerce. Accablée, elle se suicide et Rudolf, qui est hypocondriaque au dernier degré, s'abandonne à sa crainte de la mort.

Les deux romans présentent l'opposition du Nord et du Sud, d'un côté l'Autriche, matérialiste, mercantile et petite-bourgeoise ; de l'autre Rome – où vit Murau – et Majorque, derniers lieux de l'art de vivre et de la culture. Sous-tendant cette opposition, se trouve l'antagonisme du masculin et du féminin : les deux narrateurs se réfugient au Sud pour y fuir une instance féminine prédatrice, vulgaire, qui réussit dans le monde en piétinant les valeurs masculines sacrées : beauté, art, culture, esprit.

Or, cet équilibre dans la fuite est brutalement mis en question par la mort qui confronte les deux hommes avec ce qu'ils rejettent. Murau négocie le défi et dépasse son passé en abandonnant Wolfsegg ; Rudolf par contre demeure spectateur face à cette rencontre avec la mort représentée

par Anna et continuera de vivre avec sa crainte. C'est ainsi que ces deux œuvres convergentes à bien des égards offrent un éclairage différent sur la mort, thème dominant chez Thomas Bernhard.

Die Romane Thomas Bernhard *Beton* und *Auslöschung* weisen hinsichtlich der Thematik und Erzähltechnik aufschlußreiche Parallelen auf. Beide behandeln die Auseinandersetzung des Ich-Erzählers mit dem Tod, wie er als katastrophaler Schicksalsschlag oder als Verkettung katastrophaler Ereignisse in ihr Leben hereinbricht. Franz-Josef Murau (*Auslöschung*) wird zum alleinigen Erben des Familiengutes Wolfsegg, wenn beide Eltern sowie der ältere Bruder bei einem Verkehrsunfall umkommen. Dafür wird er jetzt mit den ambivalenten Gefühlen konfrontiert, die er seit jeher dem Gut Wolfsegg und den Eltern – insbesondere der Mutter – gegenüber gehegt hat. In dem Roman *Beton* bemüht sich Rudolf, ein vierzigjähriger Schriftsteller manqué und völliger Hypochondrist, einer dominierenden Schwester zu entfliehen, die er schon von Kindheit auf als Greuel empfunden hat. Diese ist eine erfolgreiche Geschäftsfrau, die den schwachen, passiven Bruder verachtet und immer wieder herabsetzt. Er flieht nach Mallorca, wo er sein großes Werk, eine vor zehn Jahren angefangene Monographie von Mendelssohn Bartholdy zu Ende schreiben will. Dort aber begegnet er der jungen Witwe Anna Härdtl, die ihm erzählt, wie sie ihren Mann und dann ihr Geschäft tragisch verloren hat. Diesmal bleibt der Erzähler passiver Zuhörer; das Unglück der Frau bleibt ihm fremd, obwohl diese zufällige Begegnung auch für ihn eine Herausforderung bedeutet, sich mit dem Todesgedanken und der Todesangst zu messen, die ihn unaufhörlich plagen. Rudolf aber sperrt sich in sein Hotelzimmer ein, zu Tode erschrocken. Im Gegensatz zu ihm überwindet Murau den alten Haß und die schmerzlichen Erinnerungen, indem er Wolfsegg aufgibt; das Gut wird nämlich der jüdischen Gemeinde geschenkt.

Beide Romane stellen also eine diametral entgegengesetzte Haltung dem Familien – und Todesproblem gegenüber dar. Dabei tritt in beiden die Polarität zwischen Norden und Süden in den Vordergrund. Der Norden bedeutet das spießbürgerliche, materialistisch gesinnte Österreich; diesem negativen Pol wird auch das Weibliche assoziiert; die Polarität der Geschlechter ergänzt die der Landschaften und Werte. Der Süden dagegen – Mallorca oder Rom, wo Murau sich niedergelassen hat – ist der letzte Hort der Kultur und des Lebensgenusses, des Schönheitssinnes und des Geistes. Das Leben in diesem schönen Süden wird von der Katastrophe brutal unterbrochen, der Icherzähler gefordert, sich mit dem «Leben» zu messen. In diesem Sinne werden beide Werke zu umgekehrten Erziehungsromanen, die je auf entgegengesetzte Weise enden.

## AUTEUR

ANNE-MARIE BARANOWSKI

Université Charles-de-Gaulle, Lille III